Regards de Maupassant sur l' Algérie

Djamel Ali-Khodja,
Maître de Conférences
Université de Constantine

Résumé en Français

REGARDS DE MAUPASSANT SUR L'ALGERIE

« Voir l'Afrique était un de mes vieux rêves, et je voulais la voir, cette terre du soleil et du sable, en plein été, sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière » écrivait Maupassant dans la chronique du 17 juillet 1881.

Ses voyages en Algérie (1881, 1887, 1888, 1890) ont été surtout l'occasion d'ouvrir l'épineux dossier de la colonisation. Reporter actif et envoyé spécial du journal le Gaulois, Maupassant dénonça certains abus avec des regards qui se voulaient précis. Il voulait avant tout comprendre une Algérie déchirée, hors de tous les partis, de toutes les sottises avancées. Il n'hésita pas à s'engager, avec courage. Ses récits, chroniques, nouvelles, sont des témoignages. Il n'a pas été seulement un chroniqueur attaché aux faits. Il a osé voir. Il a observé et apprécié. Ses écrits sont riches d'enseignement, d'observations minutieuses et mettent à nu une sensibilité remarquable. Maupassant dévoile l'Algérie dans une écriture vraie qui ne manque ni de fraîcheur ni d'équilibre.

Résume en Anglais et Arabe

MAUPASSANT'S VIEW OF ALGERIA

. On July 17th, 1881, Maupassant wrote in the chronicle: to see Africa was one my oldest dreams and I wanted "to see it, this land of sun and sand, at the height of the summer season, the heavy heat, in the furious dazzling light."

Maupassant's travels across Algeria (1881, 1887, 1888, 1890) were above all an opportunity to open up the troublesome question of colonisation. As an active reporter and a special correspondent for the Gaullois newspaper, he spoke up with shrewdness and perspicacity against abuse and oppression. Free of bias and time-honoured stupidities, he wanted before anything else to understand a torn, suffering country. He did not hesitate to commit himself, with courage. His accounts, chronicles, and short stories are true acts of testimony. He was not only true to the facts but dared to look; he tried to understand man; he observed and evaluated. His writings are a treasure of teachings and meticulous observations; they bring to light a remarkable sensibility. Maupassant unveils Algeria in a balanced, true and fresh style of writing.

نظرية موياسان للجزائر

في حولية 17 جويلية من سنة 1881، كتب موياسان يقول:" لقد كانت زيارة افريقيا حلما يراودني منذ امد بعيد، و لقد اردت أن أراها، أرض الشمس و الرمال، في عز الصيف، تحت وطأة الحر، في بريق الضوء الصاخب"

كانت زيارات موياسان للجزائر (1881، 1887، 1888، 1890) على الخصوص مناسبة لفتح ملف مسالة الاستيطان الشائك، فقد ندد موياسان كصحفي و كمراسل خاص لجريدة "لوجوالوا" *le Gaullois* بالظلم و التعسف بنظرة كان يريدها مدققة ثاقبة.

و كان يريد قبل كل شئ أن يفهم بلدا متألما ممزقا هو الجزائر، بعيدا عن كل تحزب و عن كل التفاهات الموقرة، كما كان ملتزما شجاعا. إن عروض موياسان و أخباره و قصصه تعتبر شهادات حية على وضع الجزائر، فهو لم يتوخ الحقيقة في وصفه لما رآه فحسب بل كان جرئيا في نظرته، محاولا فهم الإنسان، فلاحظ و قيم، فجاءت كتاباته غنية بالدروس و الملاحظات الدقيقة التي تعبر عن حس و ذكاء متميزين. إن موسايان يبدد الغشاوة و الضباب عن الجزائر في كتابه حقة، غضة، متزنة.

Avant de répondre à toutes ces interrogations, il serait souhaitable d'évoquer assez brièvement les écrits de la littérature nord-africaine des Français durant la période coloniale, de 1830 à 1900.
Terre de conquêtes et de sensations nouvelles ([4]), on venait en Algérie s'enivrer d'odeurs, de parfums, de douceurs orientales, de femmes faciles (prostituées) : danseuses du ventre dans des échoppes puant la laine, le jasmin et le musc, le kif. On découvrait le dépaysement, l'ivresse ! Comme le notait si judicieusement Pierre Martino ([5]) : « Chaque voyageur emportera en France son Algérie toute faite». Ce qu'il faudrait retenir de cette littérature exotique, c'est qu'elle est pétrie de clichés sur le désert, les colons, les spahis, les caïds, les femmes... C'est, en vérité, une littérature de cartes postales où l'Arabe fait partie d'un décor au même titre que le chameau ou la gazelle du désert. Pas plus !
Si nous relisons aujourd'hui cette littérature en toute objectivité, sans passion aucune, nous pouvons dire certainement que ces écrits sont vieillots, rances et que ces écrivassiers (-ères) ont tous été frappés, comme par contagion, d'une cécité intellectuelle indiscutable. On voyait l'Autre, l'indigène, comme un animal, un gentil animal avec surtout beaucoup de défauts, de vices, de tares. On ne le comprenait pas. On ne s'épanchait pas sur ses détresses, ses douloureuses interrogations, ses horizons bouchés sous le soleil de la damnation, de l'écrasement, de la dépersonnalisation.
Pourquoi finalement comprendre l'Autre puisque le nerf dentaire qui anime ces écrivains touristes, était de jouir. « Imbécile, dira plus tard Camus, celui qui est incapable de jouir.»
En relisant donc cette production littéraire, le lecteur est tout à la fois amusé et révolté. Les pages sont terribles. Est-ce que le miroir

---

[4]) Terre de conquêtes à travers les témoignages des militaires, les mémoires des généraux, les récits de correspondants de guerre.
[5]) Pierre MARTINO : *La littérature algérienne, Histoire et historiens de l'Algérie*, Ed. Alcan, Paris 1931, p. 336.

Il y a plus de cent ans que s'est éteint Guy de Maupassant. Né le 5 août 1850 au Château Miromesnil près de Dieppe, il meurt dans la maison de santé du Docteur Blanche en 1893. Il avait quarante trois ans ([1]).

De 1880 à 1891, il va publier environ dix-huit volumes et six romans : Une Vie (1883), Bel Ami (1885), Mont Oriol (1887), Pierre et Jean (1888), Fort comme la Mort (1889) et Notre coeur (1890). Le succès lui ouvre les portes de la haute société. Ses derniers romans dépeignent la vie mondaine et sont directement inspirés par les tourments infligés à son « pauvre coeur » par ses relations féminines. Devenu riche et propriétaire du yatch Le Bel-Ami, il fait des croisières en Méditerranée et rapporte des impressions de voyages dans Au Soleil (1884), Sur l'eau (1888), La vie errante (1890).

Mais qu'est-ce qui a pu pousser ce Normand sur les côtes algériennes, sur cette terre Algérie inondée de soleil et de lumière, de misère aussi ? ([2])

A-t-il aimé ce pays ? L'a-t-il détesté ?

N'était-il que ce pèlerin errant en quête de plaisirs et de sensations nouvelles, lui qu'on disait - non sans raison - qu'il était "un joyeux noceur" ? Maupassant ? « un homme à femmes, une joyeuse candeur, un amateur d'histoire de chasse.» ([3])

---

[1]) Très tôt il avait souffert de névralgies et depuis 1884 son mal s'était progressivement aggravé sous l'effet du surmenage intellectuel, des excès physiques, des paradis artificiels. Des hallucinations visuelles ajoutaient à son angoisse : il avait l'impression de sentir auprès de lui une présence mystérieuse et hostile. Il était hanté par l'idée de la mort et la folie finit par se déclarer en 1891. Après un suicide manqué, il fut interné dans la maison de santé du docteur Blanche où il mourut en 1893 sans avoir retrouvé sa lucidité.

[2]) Maupassant a visité le Maghreb en 1881, 1887 et 1890. Il est revenu le revisiter plusieurs fois : en octobre 1881, le 4 octobre 1887 (Alger - Tunis), le 20 octobre 1888 et enfin en 1890.

[3]) Marie-Claire BANEQUART : *Maupassant conteur fantastique*, Ed. Minard, Paris 1976.

a déformé la réalité ? L'image déformée est-elle menteuse, outrageuse, méchante, raciste, malhonnête ? Est-ce un faux miroir ? Une fausse Algérie avec des écrivains faussaires ?
Par souci d'honnêteté intellectuelle, nous reconnaissons à cette littérature exotique des pages pittoresques, des descriptions pleines de finesse et des observations pertinente. Ainsi, selon Gabriel Audisio : « Sans une littérature sur l'Algérie faite par des écrivains venus du dehors, nous n'aurions pas eu une littérature faite par l'Algérie et par ceux qui en sont les enfants, aujourd'hui parfois à la 3ème génération.» ([6])
Je pense qu'il ne faut rien exagérer. Il ne faut pas être aussi catégorique. Il y avait certes autour de cette tranche littéraire quelques phares qui éclairaient l'horizon, mais de nombreux auteurs apparaissaient réellement médiocres. Ce qui est bien vrai dans la réflexion de Gabriel Audisio, c'est le fait qu'un Gide, qu'un Grenier, qu'un Eugène Fromentin, qu'un Flaubert, qu'un Maupassant, ont exercé une grande influence sur plusieurs écrivains célèbres ou sur des courants littéraires mais pas plus !

Voici rapidement un éventail d'auteurs de cette tranche historique de 1830 à 1900.

a) Avant la venue de Guy de Maupassant :1845 : On retient Théophile Gautier qui séjourne en Algérie et écrit Scènes d'Afrique dans Loin de Paris (1865).
1846 : Théophile Gautier rapporte des impressions d'une rareté bibliographique dans le catalogue d'Emile Bergerat. Il écrit Voyage pittoresque en Algérie, Oran, Constantine, la Kabylie. « L'Algérie, dit-il, est un pays superbe où il n'y avait que les Français en trop.».
1849 : Jules et Edmond de Goncourt visitent l'Algérie et nous

[6]) Pierre GRENAUD : *Notre Algérie littéraire*, tome 1, Préface de Georges Duhamel, Editions L. Louque, Oran 1959.

offrent Pages retrouvées (Alger). Ils avaient été saisis, eux aussi, par une densité de vie, par la volupté d'être. En pensant à l'Algérie, ils écrivaient : « La vie devient comme une poétique jouissance de vivre.»

1857 : Eugène Fromentin n'était pas venu en Algérie « pour y voir de l'Orient » mais, pour lui, il s'agissait de « décrire au lieu de raconter, peindre au lieu d'indiquer». D'où ces tableaux où les paysages - comme chez Isabelle Eberhardt - sont "compris", "sentis" de l'intérieur.

On retient de cet auteur : Un été dans le Sahara (1857), Une année dans le Sahel (1859)

1858 : Gustave Flaubert voyage à Carthage, va de Philippeville à Constantine en diligence, puis par mer de Philippeville à Tunis. Retour par voie de terre, Guelma, Constantine, Bône. On retient comme écrits : Notes de voyage, Salammbô.

1861 : Alphonse Daudet voyage de décembre à février 1862 avec son cousin Reynaud, voyage qui donne lieu aux Aventures algériennes de cousin Tartarin de Tarascon (1872) où il ridiculise les tableaux romantiques, caricaturant les traits des personnages, réduisant ainsi à néant le rêve oriental, "l'exotisme de bazar". Coloration exotique dans certaines nouvelles algériennes des Contes du lundi et des Lettres de mon moulin.

b) Pendant la venue de Maupassant

1881 : Guy de Maupassant fut envoyé comme reporter en Algérie lors de l'insurrection de Bou Amama. Il écrivit des articles qui lui fournirent la matière de Au soleil, en attendant d'autres nouvelles, Marocca dans Mademoiselle Fifi, Mohammed Fripouille dans Yvette et Allouma dans La main gauche.

1890 : Fernand Foureau, en mission chez les Touareg en 1894 - 1895 et la grande mission saharienne de Fourreau Lamy : d'Alger au Congo par le Tchad.

c) Après la mort de Maupassant

1894 : Premiers fascicules de Cagayous, le héros algérien de Musette.

1896 : Robert Rouleau, avec Sadia Lévy, écrit son premier roman : Rabbin. Les deux écrivains pénètrent dans le monde fermé des Juifs en voie d'évolution.

1898 : Louis Bertrand publie, dans la Revue de Paris, Le sang des races, puis La Cina, Pépète le bien aimé, dans la première édition parue chez Fayard en 1904, l'épopée de la plèbe algéroise. Louis Bertrand est obsédé par sa latinité et il est venu en Algérie pour rechercher ses ancêtres latins !

1902 : André Gide publie L'Immoraliste, suivi en 1909 de La porte étroite, bien que le romancier ait avoué : « L'Immoraliste commença de se former en moi dès 1896, mais je ne commençai à l'écrire que beaucoup plus tard (Impossible à présent - ajoutait-il - de retrouver la date exacte)» ([7])

Ce n'est pas un hasard qui entraîne Maupassant en Afrique du Nord. Son journal, Le Gaulois, l'envoya en Algérie comme envoyé spécial pour enquêter sur la révolte de la tribu des Ouled sidi Cheikh du célèbre Bou Amama, dans le sud Oranais. Il débarque pour la première fois en Algérie le 6 juillet 1881. Il a trente et un ans. A Alger, il rend visite à Jules Lemaître ([8]). La rébellion des tribus des Ouled sidi Cheikh le passionne. Il s'intéresse au problème, prépare un dossier où fourmillent d'intéressantes analyses sur la situation coloniale. Maupassant enverra onze chroniques au journal Le Gaulois qui les publiera du 17 juillet au 19 octobre 1881.

---

[7]) Fac-simile d'une note jointe à l'oeuvre présentée avec des inédits par le Club des Libraires de France.

[8]) Auteur de deux volumes de vers : *Les médaillons* et *Les petites orientales* (1880 - 1883).

Maupassant se considère désormais comme un journaliste. Il a du talent et il le sait. Il est connu, apprécié, puisqu'en 1880 il publiera son chef-d'oeuvre Boule de suif dans Les soirées de Médan ([9])
En 1881, Maupassant veut changer d'atmosphère. La France l'ennuie, la politique aussi, malgré la loi sur la liberté de la presse des élections législatives ([10]).

Quelles sont ses impressions en découvrant l'Algérie ?
Des impressions d'abord physiques : Le soleil, ces lumières différentes des brumes normandes ou parisiennes dont ses notes portent témoignage.
En 1884, Maupassant regroupe toutes ses impressions à la valeur littéraire indiscutable, pour une publication chez l'éditeur Havard en janvier 1884, sous le titre : Au Soleil.
En mars 1890, il publie chez Ollendorff : La vie errante, récits de voyage.
A cette date, Maupassant est retourné deux fois en Afrique du Nord, élargissant ainsi son domaine d'exploration à la Tunisie.
Le 6 septembre 1890, il repart encore pour l'Algérie. Maupassant est malade. Il veut aller plus au sud car il a froid. Il ne sait pas qu'il ne lui reste que trois ans à vivre. Il publie, écrit toujours : Mosquée et Zaouïa, Tunis, Vers Kairouan publié dans la Revue des deux Mondes. Il rassemble sans refonte, tout en empruntant des éléments aux deux voyages d'Octobre 1887 et 1888.
C'est à propos de son dernier voyage de décembre 1890, recueilli dans La vie errante, qu'Armand Lanoux parle de l'intérêt de Maupassant pour la mystique musulmane.

---

[9]) A sa naissance, le 5 août 1850, meurt le célèbre Balzac. En 1880, date de parution de *Boule de suif*, s'éteint son ami Gustave Flaubert. Une sorte de fatalité !

[10]) Gambetta est au pouvoir et le Protectorat règne sur la Tunisie.

Pour résumer, nous pouvons dire que de 1881 à 1890 (tranche historique et littéraire de neuf ans), Maupassant a été fasciné par les pays du Maghreb. Il a intégré à son oeuvre l'ensemble de sensations et de réflexions qu'ils lui procuraient. En effet, on ne peut oublier ses admirables nouvelles dont Allouma, Mohammed Fripouille, ou son roman Bel ami. Une relecture de Au Soleil, de La vie errante, de ses Lettres d'Afrique ou Africaines, nous permettent de découvrir l'originalité de Maupassant.

Avant d'aborder cet axe de recherche, je pense qu'il serait judicieux de voir assez brièvement les raisons qui ont poussé Maupassant vers l'aventure africaine. A Zola, en 1881, il écrivait : « Enfin je satisfais mes instincts vagabonds ». Dans La vie errante, il découvre pour la première fois Alger "la blanche", cette terre africaine diluée dans la lumière du soir. La "blanche" blottie au fond du golfe mystérieux, étrange. Sa Normandie, il la quitta par goût inné des voyages. Il porta toujours en lui le désir nostalgique, presque atavique, des larges traversées, des horizons ensoleillés. Ce besoin d'échappées vers le soleil le tourmenta. Petit employé à la Direction du matériel du Ministère de la marine, de 1872 à 1878, puis à l'Instruction Publique, avant d'être mis en disponibilité, Maupassant détestait l'atmosphère lourde des mesquineries de bureau ; cette notion de vide qui colle à la peau, l'existence vide des employés prisonniers à propos desquels il aimait à évoquer la dédicace de Jules Vallès : « A tous ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim ». A Flaubert, il se plaignait dans une lettre datée du 21 août 1878:«Mon ministère me détruit peu à peu ». Maupassant rêvait de ports et de parfums violents qui emplissent la poitrine et l'âme de sensations fortes et bonnes ([11]).

[11]) Dans *La vie errante*, les ports, l'eau, sont des thèmes essentiels dans l'oeuvre de Maupassant.

Fuir les lieux communs, la médiocrité de la vie. Son départ est une fuite et aussi une découverte. Il partait dans un souci de libération, de bonheur peut-être, d'illusion surtout.
« Voir l'Afrique était un de mes vieux rêves ; et voulais voir cette terre du soleil et du sable, en plein été sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière », avouait-il dans la chronique du 17 juillet 1881. Il se sentait irrésistiblement attiré vers l'Afrique par un impétueux besoin de solitude. Tout l'ennuie, le désole, même la tour Eiffel. Il est fatigué, lassé de la vie mondaine. L'autre rive de la Méditerranée lui assurait la tranquillité, les sensations inattendues, des « solitudes illimitées ». Cela convenait à son tempérament de chercher refuge dans la nature excessive, dans la vie primitive. D'Algérie en Tunisie, Maupassant est à la rencontre de l'homme. C'est un promeneur qui fait une ample provision de beauté, de spectacles violents et enchantés.
Ce qui frappe dans ses nombreux écrits, c'est d'abord ce soleil, cette marche fantastique sous un "soleil de Satan". Son désir, nous dit-il, est d'être écrasé par une accablante chaleur. Est-ce un désir de normand ? Est-ce un désir de malade ? Oui, les deux à la fois ! Le véritable Maupassant voyageait au soleil pour apaiser la maladie qui le rongeait. Sous l'apparence d'une santé robuste, il cachait une profonde névrose. Les drogues, l'éther, ne parvenaient pas toujours à calmer ses violentes migraines, ses insomnies, ses nervosités inexplicables, ses troubles de la vue. L'hérédité lourde qu'il portait et dont il s'entretenait de temps en temps avec son ami Flaubert, ne lui laissait aucun espoir ([12]). Tout cela accentuait le tragique de sa destinée.
Mais comment peut-on comprendre ce désir d'être écrasé par une accablante chaleur ?
Dans sa nouvelle : Allouma, le narrateur fournit de précieux

[12]) Sa mère était atteinte de névrose et son frère Hervé sombrait dans la folie dès 1889.

renseignements. D'autre part, on peut penser, comme le disait Denise Brahimi, que Maupassant recherchait cette sensation d'écrasement pour des raison plus intérieures, liées à la volonté de détruire ce qu'il ressentait ordinairement ([2]). Ce poids de la chaleur, dont il parle au début de *Au Soleil*, est un moyen de compenser ou d'abolir le poids qu'on pourrait dire baudelairien « *de tout ce qui écrase et torture notre vie.*» Alors, Maupassant est-il masochiste ? sadique ? Se soigne-t-il ? Oui ! Au soleil il guérit, panse ses maux dans une atmosphère de fournaise, de feux incandescents, de braise. Le vocabulaire à ce sujet est bien significatif :

« *Terres calcinées, chaleur terrible de la tente, montagne entière brûlée, soleil martyrisant des premiers jours d'août dans le désert. Sous nos têtes, au-dessus de cette toile, le soleil tombait en pluie de feu et je sentais sur mes épaules et sur ma nuque cette température d'étuve sèche qui caractérise si fort les midis sahariens*» (p. 255).

« *La brûlure qui tombe de son globe*» (p. 256).

« *Toute la contrée est aride et désolée. C'est le pays du feu, le royaume brûlé du soleil.*» (P.79)

En relisant tous ces passages, tous ces récits solaires, on a nettement l'impression que la chaleur agit sur Maupassant comme un puissant massage du corps dont il éprouve un besoin excessif. Mais Maupassant aussi a quelque chose de plus puissant. Il veut être ***dévoré, absorbé de la chair par le soleil***. A cet effet, les images sont d'une violence sadique incontestable. Nous pensons à Mohammed Dib dans sa première trilogie intitulée *Algérie*, et plus particulièrement à *l'Incendie* où le soleil est ce signe solaire d'une puissance maléfique. En effet, cet astre

[2]) Denis BRAHIMI : *Guy de Maupassant, Ecrits sur le Maghreb*, Ed. Minerve, Paris 1988, pp. 5 à 33.

maudit écrase les êtres et les choses. Certaines images témoignent de la férocité, de la souffrance, d'une certaine dévoration, calcination, et d'un anéantissement, d'une mort.
L'image que l'on retient chez Dib est celle d'un soleil très haut, royal, inaccessible. Il culmine et écrase, tout comme chez Maupassant. Et pour synthétiser la symbolique de ce signe, disons que ce soleil est un enfer, « soleil féroce », « soleil de malheur ».Pourquoi ? En flamboyant, il brûle et dessèche, mais son feu, chez Dib, purifie en ravageant tout.
Dib, journaliste à Alger Républicain ([14]) a sûrement lu les récits de Maupassant. On n'oublie pas son syndicalisme agricole en 1951-52, aussi son rapide passage au parti communiste.
Le panorama que découvre le lecteur est désolant, comme celui de Maupassant: Terres arides, sèches, incendiées, lavées par le soleil « Tout était délavé - nous dit Dib - dans un enfer de soleil ». Les mots sont identiques. Le paysage qui nous est offert est un paysage de cendres carbonisées, calcinées, pétrifiées comme chez Maupassant.
Le soleil, chez les deux auteurs, est aussi cette atmosphère de fournaise, d'averse incandescente, de ciel en ébullition, de pluie de feu. Même Isabelle Eberhardt nous dit dans ses Notes du sud : « On dirait que les sommets des dunes brûlent depuis l'intérieur, dans des couleurs qui deviennent de plus en plus foncées ».
Chez Dib, le soleil plonge l'être dans la torpeur et l'engourdissement. Il représente aussi un oeil qui viole le monde. En somme, il représente un Surmoi implacable.

[14]) Ses reportages sont connus - entre autres d'une grève dans la région d'Alger (Aïn-Taya). Voir Alger Républicain, 25, 26 et 27 avril 1951 - comme ceux, d'ailleurs, d'Albert Camus réunis dans *Actuelles III*. Les nombreux reportages de Camus dans Alger Républicain concernant la Kabylie, autour des années 1939, ses plaidoyers pour « *les incendiaires d'Auribeau* ». Tous ces articles feront partie du dossier documentaire de Dib pour écrire *L'Incendie*.

Mohammed Dib s'est servi de ce signe solaire pour monter la vision dramatique de la paysannerie.
Il y a aussi cette lumière intérieure dans le monde des profondeurs, une lumière radieuse comme Radia qui attire, fascine mais égare ([15]).
Le feu est présent chez les deux auteurs, le feu qu'on brûle, les forêts incendiées, signe d'espoir. Prémonition chez Maupassant, chez Dib aussi ! L'image n'est-elle que symbolique ? Nous retrouvons chez Dib comme chez Maupassant une lutte entre les ténèbres et la lumière, entre la calcination vers la mort et la vie, le besoin de vivre et la volonté de ressusciter.
Nombreuses sont chez eux les ambiguïtés, les ambivalences. Comme si, pour vivre, il fallait souffrir, assumer son péché originel, sa malédiction divine. Vivre dans la souffrance dans un monde médiocre.
Enfin, chez Dib comme chez Maupassant, c'est toujours l'échec, la mort qui contrebalancent la perspective de vie. On retrouve ici le masochisme personnel de Maupassant qui trouve son compte et son obsession de la mort.
Sur le sol brûlé de l'Algérie, la mort est partout présente dans son horreur physique sous la forme de carcasses que les vautours et les chiens s'emploient à dépecer. Il y a une évidente complaisance de Maupassant à décrire ces charognes encore "baveuses" et plus ou moins déchiquetées. On reconnaîtra là une tendance naturaliste chez cet adepte des soirées de Médan.

Chez Maupassant, le soleil est féroce - nous l'avons déjà vu -, ravageur, qui "mange" aussi la chair des vallons, et le sirocco brûlant a des haleines lourdes, dévorantes. De plus, les ravages du soleil sont comparés à ceux du vautour, un vautour dépeceur de

[15]) Mohammed DIB : *Cours sur la rive sauvage*, Editions du Seuil, Paris 1964.

charognes, en sorte qu'ils se trouvent assimilés l'un à l'autre pour former l'image mythique du vautour dans l'oeuvre de Kateb Yacine.
Chez Kateb Yacine, l'image thématique évidente est celle du cercle. Au centre, nous trouvons le vautour et Nedjma avec une présence énigmatique, celle du Soleil qui attire et inquiète, répulse aussi.
Le poète veut récupérer son passé, il aspire à se refaire, à se redécouvrir, à se remodeler au centre du refuge circulaire. Donc dans cet univers, on trouve, comme disait Jung, « un immense besoin de tranquillité ». L'être est alors comblé.
Chez Kateb Yacine, le vautour et au centre du roman et Nedjma charnelle, sensuelle, attire les regards, les désirs au coeur même de cet univers stellaire. On signale la présence inquiétante de ce soleil dans cette oeuvre. Il modèle, pénètre, imprègne le paysage humain. L'intrigue, chez Kateb Yacine, est construite comme un système solaire. Au centre de cet univers stellaire, Nedjma brille comme un soleil fixe. Donc, ces satellites se rapprochent plus ou moins du soleil-Nedjma et en sont plus ou moins illuminés ou brûlés. De plus, ces astres sont prisonniers du même mouvement puisqu'il s'en suit une confusion complète du passé, du présent et de l'avenir.
Dans l'oeuvre de Kateb Yacine, l'astre qui brille semble siéger comme une divinité qui réclame un culte.
Le soleil est attirant et désirable mais il est craint parce que sacré, il exige des sacrifices. Pour le satisfaire, on se sacrifie comme on sacrifie "la femme sauvage" à la déesse de la guerre. En réalité, on se déshumanise et on se détruit soi-même. Kateb nous dira que le soleil est un Surmoi mutilant ([16]).

---

[16]) Sur les mutilations sacrificielles et le soleil, on pourra lire les pages curieuses et inquiétantes de Georges Bataille : *Documents*, Ed. Mercure de France, Paris 1968.

Revenons à Maupassant. Dans Vie errante, Maupassant parcourt la Tunisie dans un sol jonché de cadavres d'animaux morts de soif. Il n'y a pas d'eau pendant quinze mois, précise-t-il. Ce qu'il constate, c'est que la mort est un spectacle naturel, ordinaire. Elle n'y est pas occultée, comme dans les pays dits civilisés.

Dans le sud tunisien, comme saharien, cette aridité, cette désolation, loin de l'effrayer, lui permettait l'évasion tant recherchée.

Vers Oran, au loin, s'étirait « un horizon stérile et brûlant » qui l'attirait. Là, il se sentait en harmonie avec la terre qui, comme lui, souffrait, une souffrance permanente, sans espoir. La terre, il l'aimait ainsi, laide, désolée, loqueteuse, hideuse, dévorée par le soleil. La démesure, l'immensité, lui faisaient oublier à certains moments, son angoisse, à d'autres l'exaspéraient. Mais dans ces solitudes mornes, il se retrouvait comblé ! Là, écrivait-il, « on ne désire rien, on ne regrette rien, on n'aspire à rien. Ce paysage calme, ruisselant de lumière et désolé, suffit à l'oeil, suffit à la pensée, satisfait les sens et le rêve, parce qu'il est complet, absolu et qu'on ne pourrait le concevoir autrement.» ([17])

Le désert pénétrait tous ses sens. Comme un peu chez Malek Haddad dans Je t'offrirai une gazelle ([18]). Le désert lui procurait des satisfactions.

Le soir, dans la féerie d'un crépuscule rose d'Afrique, Maupassant se sentait revivre dans l'atmosphère délicieusement étirée, languissante. Il se calmait. Il affectionnait aussi le lever et le coucher du soleil qu'il comparait à de belles femmes. On pense aux amours de Moulay et de Yaminata dans Je t'offrirai une gazelle.

Le Sud revu par Maupassant n'est pas le Sud d'un Fromentin. La description en est moins tragique, moins obsédante, plus picturale. Le Sud chez Malek Haddad est havre de paix. Un Sud dépouillé

---

[17]) *Dans le désert*, Le Gaulois du 20 septembre 1881.

[18]) Malek HADDAD : *Je t'offrirai une gazelle*, Editions Julliard, Paris 1959.

de tous les artifices. On y rencontre l'amour, on y rencontre aussi Dieu, la Révélation, l'Authenticité. On peut déceler chez Malek Haddad une âme de soufiste. Isabelle Eberhardt aime aussi son Sahara, le Souf : « Oui, j'aime mon Sahara d'un amour obscur, mystérieux, inexplicable, profond mais fort, essentiel et indestructible » (El Oued 1901).
Pour Malek Haddad, le désert est aussi cruel, Moulay meurt de soif dans le Tassili des Adjers, mais le désert est plus poétique que la vision donnée par Maupassant. En effet, pour Maupassant, le désert est aussi ce monde absurde où la nature se révélait dans toute son horreur. Par souci de vérité, Maupassant a décrit l'Algérie réelle. Par sympathie ou courage avec la poésie arabe, Malek Haddad a baigné sa trame d'une douceur toute orientale. Il a eu la délicatesse de nous offrir un très beau conte imprégné d'une poésie bédouine ([19]).

Maupassant a très bien senti que la lumière maghrébine ouvrait aux artistes de nouvelles possibilités. Dans La vie errante, la coupole blanche d'une koubba entre Sousse et Kairouan, la variété des nuances et leur délicatesse, la poussière d'or et de mauve qui se dégage ça et là, est un mélange d'impressionnisme admirable. Très souvent il décèle du fantastique dans les agencements de lignes et de figures, le chameau, par exemple, est pour lui un animal fantastique surtout, les cactus écailleux semblables à des monstres et qu'il appelle des plantes « diaboliques » tant lui parait important de restituer la violence et la crudité surprenantes d'images entièrement nouvelles pour lui comme pour ses lecteurs ([20]).

[19]) Malek Haddad fut l'un des premiers écrivains à offrir à la littérature maghrébine d'expression française un roman poétique.
[20]) Tout ce qui se dégage est une incroyable transparence. Notons aussi de paysages invraisemblables, un brouillard providentiel, l'apparition fantomatique : l'apparition d'un minaret qui décroît peu à peu, au loin, puis les autres masses qui se précisent à côté, donnant ainsi une idée d'une présence exceptionnelle qui, pour une part, communique avec l'indicible.

Une des qualité de ses chroniques est d'exprimer très justement le sentiment de ce qu'on saurait atteindre ni dire.

Essayons d'analyser, à présent, les rapports entre Maupassant et l'eau. Maupassant et l'eau, sujet classique et presque devenu un lieu commun de la critique. L'eau apaise et délivre l'être avant de féconder l'imagination, de l'inspirer. Dans Mont Oriol, il est question de léthargie arrachant l'être à la matérialité encombrante non seulement de son propre poids, mais aussi de la complexité de son âme. Mais l'eau est aussi porteuse de désirs (Une vie) et de mort (les noyés hantent l'imagination de Maupassant. Voir Mademoiselle Cocotte, Le tiroir, Le petit soldat, La petite Roque). Ici, c'est a vision d'un corps nu, l'eau qui provoque le viol. « Elle apparaît toute nue, toute blanche, à travers l'onde transparente.»
Sur l'eau, dans une célèbre page, Maupassant déclare éprouver « certains jours l'horreur de ce qui est jusqu'à désirer la mort », et certains autres jours, jouir « de tout à la façon d'un animal.»
L'eau se situe au coeur de cette appréhension ambivalente et viscérale du monde puisqu'en livrant ce mélancolique « aux forces brutales et naturelles » le rendant à la « vie primitive », elle le renvoie à l'origine.
Dans ses oeuvres, on reconnaît la part essentielle de l'eau, « la grasse Normandie » différente du désert squelettique maghrébin. Dans sa vision d'un monde, Maupassant a pris aux Impressionnistes sa conception de la lumière liquide.
Dans Au Soleil et La vie errante, nous apercevons le plein soleil qui liquéfie tout, le paysage « ruisselant de lumière », la ville d'Alger devient une ville de "neige" décrite comme une écume avec « le bouillonnement de la mosquée sous le ciel « en fusion ». Le

soleil y tombe en « *coulées* », en « *flots de feu* », il coule, fait bouillonner les dômes des mosquées ; les tissus ondoient « *comme des flots de clarté*». Tout est fluidité !
Sousse au soleil couchant fait rouler son écume d'argent à la mer. La récurrence des images d'un texte à un autre apparaît comme un motif poétique lié à l'évidence d'une vision induisant un rapprochement entre l'extrême chaleur et l'eau.

ꕥ ꕥ ꕥ ꕥ

De très belles descriptions sont aussi à redécouvrir chez Mohammed Dib dans *Qui se souvient de la mer* ([1]). Néfissa est lumière, boule de feu, eau. En effet, comme chez Maupassant, le soleil renaissant se manifeste au niveau de l'eau tandis que
son épuisement mortel s'inscrit dans l'espace céleste, créant ainsi une sorte de buée aquatique lors de la conjonction du Soleil et de l'eau.
Dans les descriptions des deux auteurs, on peut justement parler de ***Sang solaire***. Le soleil a pour fonction d'ensanglanter le ciel. Il se vide en quelque sorte de son essence vitale. On pense alors aussi à Camus où Meursault, aveuglé, commet son crime.
On se rappelle avant la scène du meurtre, dans *L'Etranger*, cette peinture à la Van Gogh, ce tourbillon figé où les traits sont des gouttes opaques, solidifiées. Tout se referme sur Meursault, le ciel, l'eau, la plage. Le soleil, l'eau sont déjà dans l'oeuvre ! Revoir cette mer qui bout, ce soleil de plomb fondu et de sang qui gicle. Rappelons-nous aussi le plein jour qui frappe Meursault « *comme une gifle* » lorsqu'il sort le dimanche matin pour aller se baigner avec Marie et Raymond. Meursault avait la tête vide, « *une tête d'enterrement* », dit justement Marie. C'est en effet « *le même soleil* » que le jour de la mort de sa mère. On n'oublie pas non plus le besoin de Meursault d'entrer en contact

[1]) Mohammed DIB : *Qui se souvient de la mer*, Editions du Seuil, Paris 1962.

avec Marie sous l'eau. Il se sent en contact avec elle que s'il la touche. Cette relation de caractère régressif est semblable, pensent certains chercheurs, au besoin de contact physique du nourrisson qui doit élaborer la perte de la vie intra-utérine.
Marie est une figure en partie maternelle, en partie paternelle. Elle est à la fois cette image marine et solaire. Lorsqu'ils unissent leurs corps pour nager, Marie est la tête (les bras) et Meursault la queue (les jambes) de l'espèce de chimère qu'ils forment ensemble. Marie est l'élément directeur sinon moteur du couple : c'est elle qui propose le mariage, qui décide d'aller voir un film de Fernandel.

Après ce bref aperçu, essayons d'étudier à présent le regard porté par Maupassant sur une société colonisée. A-t-il dénoncé les injustices sociales ?
Là, ce n'est plus l'approche d'un voyageur en quête d'exotisme, d'orientalisme outré. Maupassant est prudent. Il ne veut pas qu'on lui donne des idées toutes faites sur les Arabes. Il écoute, certes, les colons, mais il refuse leurs opinions pour juger les Arabes. Il a, certes, un peu de sympathie, certaines affinités avec ces paysans français expatriés, à la recherche d'une paix intérieure, de l'aisance, par l'effort physique et l'isolement.
Maupassant est de la faune des lucides. Son souci de vérité ou de réalisme lui ouvre les yeux. Il ose voir, regarder, justement puisqu'il est venu enquêter et comprendre aussi et surtout les pauvres, les démunis. Sur le terrain, Maupassant comprend. Il comprend le malheur des touts petits, des sans rien, ces sortes de damnés de la terre. Il comprend (et pourtant c'est simple à comprendre !) l'expropriation puisque, nous dit-il, « le colon ne voit dans l'Arabe que l'Ennemi à qui il faut disputer la terre.»
Nous savons que les expropriations avaient débuté dès 1870, entraînant chez les dépossédés ce sentiment d'inutilité, de

déracinement, de dépersonnalisation, de fascination pour la mort. Cela est très lisible dans le roman rural algérien. Maupassant comprend alors que la relation qui unit le colonisateur au colonisé est une relation basée sur la force, la haine. L'amour en est absent.
Autre remarque de Maupassant est un constat : Les Algériens, c'est-à-dire les Français habitant Alger, ne connaissent absolument rien de ce qui se passe à l'intérieur du pays, encore moins à l'intérieur d'une médina. D'autre part, le colon est le plus souvent dans sa forteresse, dans sa ferme. Il ne connaît que sa terre. Maupassant sait aussi qu'il ne peut compter sur lui pour enquêter sur l'affaire Bou Amama, encore moins pour comprendre l'âme arabe, «ce qui se passe dans la tête» au lieu de peindre « la tête seulement ».
Difficile projet. Lors de son séjour de trois mois, il observe. Il attend... Il voit des hommes, des cavaliers pleins de noblesse et de dignité. Il est frappé par des attitudes d'immobilité, figées, silencieuses ([22]).
Plus prudent aussi lorsqu'il parle des filles des Ouled Naïl. Il remarque et note les jeux des mains lors des danses, la rigidité des figures. Il emploie souvent la notion de primitivité, de Divinités sauvages. Mais il ne faut pas y voir la moindre nuance péjorative dans ce recours à la primitivité. Lui, le normand, et eux, les paysans normands, sont aussi des primitifs ! Maupassant le sait. Ce Maupassant primitif est en adoration devant ce peuple de nomades qui ne s'attachent à rien, qui n'ont besoin de rien et qui passent sur la terre sans se soucier d'y laisser leur trace. Tout cela convient à sa philosophie pessimiste.
Les vrais Arabes, ce ne sont pas ceux des villes, ni les commerçants, mais bien au contraire ceux des campagnes, des tentes. On remarque cependant un certain vocabulaire animalier dans ses descriptions aux images sublimes : la prestesse d'un vol

22) Pour exemple, citons l'attente d'un signal venu de la colline pour annoncer la fin du Ramadan.

d'hirondelles (cavaliers arabes) et jusque dans la chute, la grâce des oiseaux blessés.
Maupassant s'inscrivant dans une longue tradition européenne, trouve au Maghreb l'occasion de critiquer la civilisation occidentale en même temps qu'il reproche à la France de ne pas savoir en assurer le bénéfice aux populations colonisées.
Comme Fromentin, il pense qu'il y a glissement de culture sans pénétration. La civilisation française, occidentale, glisse sur eux sans les effleurer ([23])
La politique de la France en Algérie est une erreur, un contre-sens. La colonisation ne fait pas des alliés et Maupassant d'illustrer son propos par l'exemple de l'agha de Saïda à l'origine de toute l'affaire de Bou Amama.
Maupassant ne croit pas non plus à ces petits potentats : caïds, interprètes, soutenus par l'autorité française. Tous ces protégés de l'administration sont en fait qu'une minorité. Devenant plus cocasse, Maupassant évoque ce caïd du sud algérien, grisé par l'exemple du luxe européen, qui s'offre un carrosse pour faire des promenades dans le désert !
Une autre analyse l'amène à conclure que les usuriers juifs qui, selon lui, tiennent sous leur coupe tout le sud de l'Algérie, sont « le

[23]) Ce qui révoltera un peu plus tard Louis Bertrand qui veut défendre son Algérie contre les barbares, contre l'anarchie indigène. Tout est « *gâchis et barbarie* ».

Son patriotisme chauvin et raciste, dit Jean Déjeux, « *lui a complètement fermé les yeux sur les réalités profondes de l'Algérie* ». En fait, il n'a rien compris des Algériens : « *Dès le lendemain de mon arrivée, dit Bertrand, je sentis en lui l'Ennemi - un ennemi qui n'a rien oublié, rien pardonné, et qui ne désarme pas.*» « *L'indigène n'étant pas antipathique en raison de son hostilité latente à toute civilisation digne de ce nom et de la barbarie arriérée où il croupissait.*»

Pour Louis Bertrand, « *L'islam recouvre tout sous son linceul de chaux.*» L'Arabe n'apportera à l'Algérie que « *la misère, la guerre endémique et la barbarie.*»

fléau, la plaie saignante de notre colonie, le grand obstacle à la civilisation et au bien-être de l'Arabe.»
Au Maghreb, Maupassant dit avoir rencontré un état de civilisation avancée. Il n'est pas le fait des Européens, mais ne doit au contraire sa survie qu'à une défense farouche contre leur pénétration. Maupassant cite à cet égard le cas du M'Zab où les Mozabites défendent le plus possible l'accès de leur tribu à l'étranger pour préserver certaines valeurs sacrées du clan mais ne refusent pas l'apport de la civilisation occidentale.
Les Arabes de ses *Chroniques* ne sont pas plus différents du civilisé moyen, des paysans normands tels qu'il les peint dans les Contes.
De son premier voyage en Algérie, on peut dégager un préjugé antimilitariste avec cette absurdité de l'organisation militaire et de l'armée. On se rappelle ses Nouvelles qui lui ont été inspirées par sa participation à la guerre de 1870, dont le souvenir le poursuivra toute sa vie. Ces scènes d'horreur de la boucherie guerrière et de son mépris pour le comportement des armées en général.
Dans sa chronique "La Province d'Oran", comme pour le soulèvement de Bou Amama, il dénonce dans un style féroce, sur un ton qui est celui de la dénonciation scandalisée, les massacres. Il a de la sympathie pour l'administration civile (lui, l'ancien bureaucrate qui méprisait leur routine et leur médiocrité !), du mépris pour l'administration militaire.
Dans ses réflexions sur la Kabylie où « dans toute cette contrée fertile - nous dit Maupassant - la lutte est terrible entre l'Européen et l'indigène pour la possession du sol». Dans ses nouvelles, il dénonce l'exploitation de l'homme par l'homme, l'exploitation cynique du travail des autres. Il relate aussi la misère de la paysannerie, les cultivateurs ruinés après la vente à un prix dérisoire de leur lopin de terre. Il pense que c'est la misère qui pousse bientôt les hommes à prendre un fusil pour rejoindre un quelconque révolté, un Bou Amama ; c'est un schéma classique des

Révoltes de la faim. Maupassant adopte sans hésiter ce principe d'explication dans le chapitre consacré à Bou Amama. Cela est confirmé par le fait que toutes les actions de sa bande consistent à piller des silos ou des convois.
A ce stade primitif et brutal, les populations sont réduites à l'affamement.

Dans son premier voyage, il faut le signaler, il n'a pas perçu l'islam et son importance. C'est pour cette raison qu'il parle de fanatisme. Dans l'affaire de Bou Amama, il met l'accent sur l'entière responsabilité des spoliateurs qui, en faisant « *crever les gens de misère* » - selon son expression - les poussent à se révolter.
Toute cette inconscience suicidaire des colons trouve son couronnement, son feu d'artifice, dans l'immense incendie, dans son récit consacré à la Kabylie. Bien qu'il s'agisse d'un incendie réel, on peut lui trouver ici, dans ce contexte, une valeur symbolique : l'Incendie ! chez Dib. Le Feu ! Une prophétie ? Est-ce une prémonition pour des lendemains meilleurs ?
Mais Maupassant nous met sur la voie lorsqu'il nous dit : « *L'incendie, comme une armée assiégeante, enfermait la ville, se resserrait autour d'elle.*» ([1])
Maupassant nous suggère une autre image de guerre et d'angoisse, celle des colons inquiets qui demandent aux voyageurs des nouvelles du feu, comme « on s'informait en France, au moment de la guerre allemande, de la marche de l'ennemi.» Maupassant reproduit d'ailleurs certaines dépêches des administrateurs. Dans la fin du chapitre sur la Kabylie, le final est somptueux et terrifiant. Le brasier s'est allumé. Il annonce les grands changements ([2]) La

---

[1]) Même langage chez Dib, cette armée assiégeante se resserrait autour de Mansouriah.

[2]) L'incendie annonce sans cesse des temps nouveaux, des changements nouveaux !

colonisation, en Algérie, s'est installée sur un volcan. Il ne s'éteindra qu'à la libération du pays. Dans L'Incendie (Ed. Seuil, 1954) Dib devance l'événement. Il pressent les signes avant-coureurs de la grande colère qui secoue son peuple. L'Incendie a une valeur symbolique que l'auteur lui-même a souligné dans cette phrase : « Un incendie avait été allumé, et jamais plus il ne s'éteindrait.»

Au fur et à mesure de ses promenades, Maupassant fait des découvertes et découvre l'âme profonde d'un pays.
En Tunisie, il se méprend lui-même. Croyant entrer dans un temple, il s'aperçoit un peu tard qu'il est dans une maison close ou publique. Toujours très pudique et esthète, son émotion artistique est mise à contribution par le fait qu'il découvre la révélation d'une autre culture. Dans cette même maison, il est fasciné par deux bergers kabyles jouant de la flûte. Il apprécie cette fraîcheur agreste. C'est une irruption de grâce dans ce Maghreb primaire. Il apprécie la beauté des femmes qu'il n'avait pas soupçonnée d'abord, l'ancienneté d'une culture et d'une civilisation. Une danseuse, une fille de quinze ans est une sorte de déesse. Il en parle comme d'un dessin avec toute la pureté et la perfection des traits. Il en éprouve plutôt une sorte de considération et de respect. On retrouve aussi à ce propos l'idée d'un absolu suggéré par l'ensemble du pays, de son climat, de sa réalité physique.
Il trouve aussi de la beauté dans la voix du mufti ([26]) dont Maupassant nous dit qu'elle « vagit une espèce de chant triste qu'on n'oublie jamais quand une fois seulement on a pu l'entendre.»

[26]) La même émotion se retrouve dans les écrits d'Isabelle Eberhardt : *Pages d'Islam*.

En introspectant un peu plus profondément le Maghreb, en franchissant les bornes de la différence et de l'inconnaissable, Maupassant découvre l'Islam.
En arrivant à Alger, il est surpris par le Ramadan. Il apprend par des officiers, que les musulmans sont persuadés d'aller au paradis s'ils tuent un roumi pendant la période du jeûne !
Lorsqu'il entre dans une mosquée, la foi musulmane l'impressionne, ce n'est plus l'agitement des chaises des églises, la somptuosité des décors. C'est plus profond. Il a « un indéfinissable sentiment de respect ». Il a de l'émotion, de la pitié, une sorte d'élévation le saisit ([27]). Il sait que les musulmans sont dans la cohésion, la force, parce que prosternés, plus près de Dieu.
Lorsqu'il revient d'Alger à Tunis, la maturation est accomplie. Son idée est que la religion est la clef de voûte de toute ce qui se passe en Algérie car, nous dit-il, «nous sommes chez des hommes où l'idée religieuse domine tout.»
Cette intimité de la vie religieuse musulmane, il la perçoit mieux encore chez le femmes qui sont comme chez elles dans la "zaouia", accroupies contre le tombeau d'un saint. Il voit tant de naturel, tant de grâce naïve dans leurs attitudes, qu'il estompe, efface, ses affirmations premières de fanatisme. Il comprend qu'une religion est d'abord une manière d'être dans tous les gestes du quotidien. Maupassant semble goûter, apprécier l'Algérie, « son Algérie ».

L'utilité des chroniques

Nous pensons qu'il est utile de parler des Chroniques de Maupassant qui sont très souvent méconnues par le public et les chercheurs. On connaît surtout Maupassant grand maître de la

[27]) Cette sorte d'élévation est lisible aussi dans les oeuvres d'Isabelle Eberhardt : *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Ed. Fasquelle, Paris 1905 ; *Notes de route*, Ed. Fasquelle, Paris 1908 ; *Mes Journaliers*, Ed. La Connaissance, Paris 1923.

Nouvelle, grand conteur, l'écrivain impassible de *Bel Ami* ou d'*Une Vie*.

On continue à méconnaître les qualités littéraires et à mésestimer l'intérêt historique et humain que représente cet écrit. Les raisons à cet oubli tiennent à la fois au genre d'écrit particulier qu'est la chronique, et à la personnalité même de l'auteur ; méconnaissance aussi de ce genre parce que la chronique fait partie de la littérature mineure quoique de nombreux écrivains l'ait pratiquée.

Grâce à la chronique, on découvre des articles intéressants à double titre : Ces articles constituent une mine de renseignements forts utiles au romancier lui-même pour la trame historique et sociale de ses ouvrages, et aussi pour l'historien qui trouve là une matière riche et brute à exploiter.

Ces écrits permettent aussi d'appréhender la personnalité complexe de leur auteur que la légende a obscurcie.

ꕥꕥꕥꕥ

Le Mal-Aimé

On se rappelle qu'en 1891, l'état de santé de Maupassant devient très inquiétant.

1892. Le 1er janvier, il tente de se suicider à Cannes. Le 6 janvier, il est interné à Passy. Il n'en ressortira pas.

1893, le 6 janvier Maupassant s'éteint. Il quitte le monde alors que son prestige continuait à rayonner à l'étranger. En France, il s'est progressivement estompé, comme la plupart des grands écrivains de sa génération. On préfère d'autres genres littéraires, les Symbolistes, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, les écrivains de l'entre-deux-guerres (Roger Martin du Gard).

ꕥꕥꕥꕥ

Maupassant va être injustement abandonné dans les universités. Mal aimé, rejeté, oublié, les critiques ne l'ont pas épargné. Avec dédain, ils soulignent sa trop grande facilité d'écrire, son manque

de profondeur et de poésie, de spiritualité et de psychologie qui fige ses personnages. Trop conventionnels - disent-il - ses romans ennuient.
Maupassant n'aimait pas trop se découvrir. Il se cachait. Il usait de pseudonymes divers : Guy de Valmont, Joseph Prunier, Maufrigneuse, un Colon, un Officier... Il aimait entretenir la légende qui se bâtissait autour de lui. Il aimait brouiller les pistes. Ces chroniques cachées par l'auteur ne permettaient pas de cerner sa véritable personnalité. Sa correspondance aurait pu approcher l'homme intime, connaître ses idées, alors qu'on lui reprochait de ne pas en avoir (on pense qu'il a écrit 250 articles).
Mais l'humble vérité est que ces écrits sur le Maghreb avaient été négligés parce qu'ils n'accréditaient pas les thèses à défendre. Rouvrir du Maupassant, c'est rouvrir le dossier brûlant de la colonisation. Cela s'avérait dangereux, donc inutile !
Mais, pour être objectif, tous s'accordent néanmoins à lui reconnaître une langue irréprochable, une écriture sobre, nette, concise, parfaite ([28])
Mais Maupassant est bien seul : « Je tiens ma vie secrète - nous dit-il - tellement secrète que personne ne la connaît, je suis un désabusé, un solitaire et un sauvage », écrivait-il à une russe, riche héritière en résidence à Nice.

---

[28]) Le succès de Maupassant étonna Goncourt, Zola et quelques envieux. Ce qui les navra tient à quantité de raisons : diversité des mondes, des décors, des milieux, souci non de réalisme au sens de l'Ecole, mais d'exactitude, de vérité, de virtuosité à simplifier le trait, la phrase pour mettre en valeur l'important ; habileté également à glisser les nuances qui empêcheront de tomber dans la simplification, science aussi de la construction, de la progression, du rythme de l'action.

En lisant Maupassant, on a l'impression de faire partie de l'histoire qu'il raconte, de nous guider dans notre lecture, d'être là juste derrière nous. Je crois que les lecteurs ont été, dès le premier chef-d'oeuvre, et sont restés sensibles à l'effet-vérité des nouvelles et des romans. Maupassant est derrière nous, mais il semble invisible, c'est là son génie ! Il n'y a par non plus de démonstration, de finalité morale, sociale ou littéraire.

« ... A Paris je passe pour une énigme, pour une créature ignorée.»

La mise à nu des différents articles (parfois ignorés !) est capitale afin de forcer le secret tenace de cet homme. Si derrière les écrits se cache l'homme, on l'a un peu dévoilé. Il est humain, sensible, généreux, incapable de compromission.

On se souvient qu'en ce soir du 6 juillet 1893, Maupassant a eu des frissons, des migraines. Il sait qu'il va mourir. Le conteur a froid. Il tremble. Comme il tremblait l'été de 1890 sur les bords de la Seine. Tout le monde barbotait ; lui, sous son maillot rayé de marin, malgré ses biceps avantageux, il frissonnait. En rentrant, le soir, il eu un autre frisson... Il relut tout de même quelques passages de son roman pour bien vérifier le rythme (il n'a pas oublié l'épreuve du gueuloir du grand Flaubert !). Puis, écartant la feuille pour en saisir une autre, vierge, il dessina en lettres capitales ces deux mots : « Notre Coeur ». Ce sera son dernier roman.

Le 4 janvier 1893, il demande une feuille de papier à une infirmière. Il a froid. Il ne peut plus écrire, alors il dessine un soleil, une dune, avant de sombrer dans un profond coma. Rêvait-il à cette terre inondée de soleil, à cette si chaude Algérie ?

Bibliogaphie

Oeuvres complètes de Maupassant

- Chroniques littératures, Cercle du Bibliophile, Edition dirigée par Pascal Pia, Paris 1969-1973.
- Chroniques parisiennes Cercle du Bibliophile, Edition dirigée par Pascal Pia, Paris 1969-1973.
- Chroniques inédites Cercle du Bibliophile, Edition dirigée par Pascal Pia, Paris 1969-1973.

Contes et nouvelles, Editions Albin Michel, Paris 1956-1957.
Oeuvre romanesque, Editions Albin Michel, Paris 1959
Chroniques, Editions Hubert Juin, UGE, Paris 1980.
Boule de Suif et autres contes normands, Editions M-C Bancquart, Classiques Garnier, Paris 1977.
Le Horla et autres contes cruels et fantastiques, Editions M-C Bancquart, Classiques Garnier, Paris 1977.
La Parure et autres contes parisiens, Editions M-C Bancquart, Classiques Garnier, Paris 1984.
Bel-Ami, Editions de l'Imprimerie nationale, Paris 1979.
Pierre et Jean, Edition P.Cogny, Classiques Garnier, Paris 1966.
Maupassant au Maghreb, d'Alger à Tunis, vers Kairouan (Editions Le Sycomore, Paris 1982.
Lettre d'Afrique, Ed. La Boîte à documents, Paris 1990.
Ecrits sur le Maghreb, Ed. Minerve, Paris 1991.
Ecrits sur le Maghreb, Au Soleil, La vie errante, Présentation par Denise Brahimi, Editions Minerve, Paris 1988.
Chroniques et récits de voyage, Editions Complexe, Paris 1993.

Ouvrages sur Maupassant

BANQUART Marie-Claire: Maupassant conteur fantastique, Ed. Minard, Paris 1976.
BESNARD-COURSODON (M.) : Etude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant : Le piège, Editions Nizet, Paris 1973.
BRAHIMI Denise : Guy de Maupassant, Ecrits sur le Maghreb, Ed. Minerve, Paris 1988

DELAISEMENT (G.) : Maupassant journaliste et chroniqueur, Editions Albin Michel, Paris 1956.
DELAISEMENT (G.) : Maupassant, le témoin, l'homme, le critique, CDNP Orléans-Tours 1983.
DUMESNIL (R.) : Guy de Maupassant, Editions Tallandier, Paris 1947.
LECLERC Yvan : La Horla de Guy de Maupassant, Editions Zulma-CNRS, Paris 1993.
Magazine littérature : Flaubert et Maupassant, écrivains normands, PUF, Paris 1981.
STROZYNSKI (C.) : Les jeux de l'être et du paraître dans les "Contes et Nouvelles" de Maupassant, Editions Universitaires, Lublin 1990.
TASSART (F.) : Souvenirs sur Guy de Maupassant, Editions Plon, Paris 1962.
TROYAT (H.) : Maupassant, Editions Flammarion 1989.

Divers

BATAILLE Georges: Documents, Ed. Mercure de France, Paris 1968.
DIB Mohammed: Cours sur la rive sauvage, Editions du Seuil, Paris 1964.
DIB Mohammed: Qui se souvient de la mer, Editions du Seuil, Paris 1962.
EBERHARDT Isabelle : Dans l'ombre chaude de l'Islam, Ed. Fasquelle, Paris 1905
EBERHARDT Isabelle : Mes Journaliers, Ed. La Connaissance, Paris 1923.
EBERHARDT Isabelle : Notes de route, Ed. Fasquelle, Paris 1908
GRENAUD Pierre: Notre Algérie littéraire, tome 1, Préface de Georges Duhamel, Editions L. Louque, Oran 1959.
HADDAD Malek: Je t'offrirai une gazelle, Editions Julliard, Paris 1959.
MARTINO Pierre: La littérature algérienne, Histoire et historiens de l'Algérie, Ed. Alcan, Paris 1931